

DÉSHUMANISATION

Vie quotidienne dans le camps

DOCUMENT 1

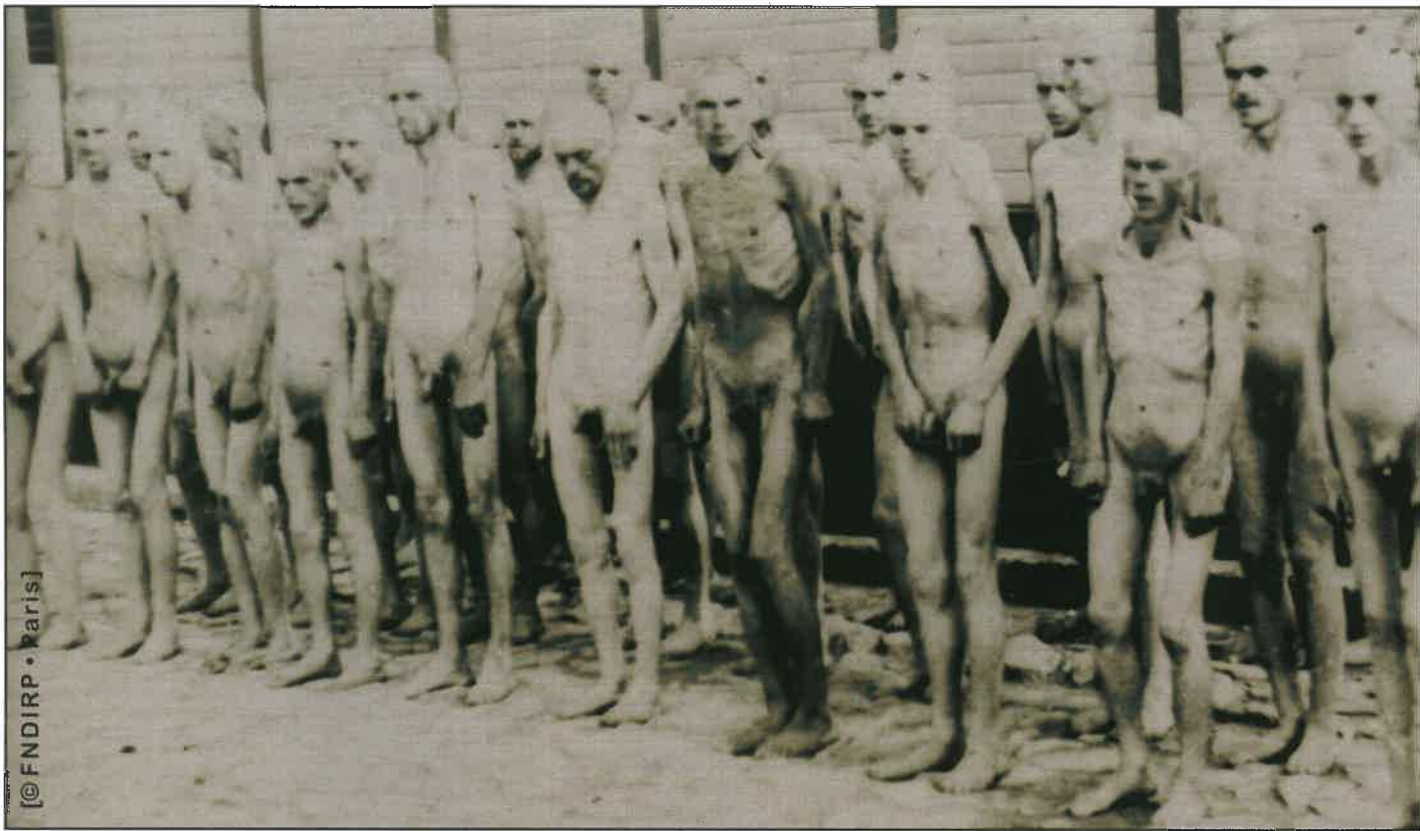
«Leur vie est courte, mais leur nombre infini. Ce sont eux, les musulmans, les damnés, le nerf du camp; eux, la masse anonyme, continuellement renouvelée et toujours identique des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte, et qui marchent et peinent en silence, trop vides déjà pour souffrir vraiment. On hésite à les dire des vivants, on hésite à appeler mort une mort qu'ils ne craignent pas, parce qu'ils sont trop épuisés pour la comprendre.»

LEVI Primo, *Si c'est un homme?* Paris, 2002, pp.96-97



Croquis de Léon DELARBRE (Juin 1944)
[© Musée de la Résistance et de la Déportation • Besançon]

DOCUMENTS 2



Mars 1942. Des prisonniers de guerre soviétiques, dans un état de grande maigreur, sont soumis, sans vêtements, à un appel par -10°C

«Attendre dans la cour intérieure, parfois sous la pluie. Une équipe sort, une autre entre. Dans une pièce où 12 personnes peuvent difficilement se déshabiller, on en case 35. Bousculade, coups, hâte, puis entrée dans la salle d'eau. Se taire. Les SS veillent.

Quelle scène : les corps amaigris par la faim, couverts de contusions, de blessures purulentes.

Quelques secondes sous l'eau froide, une minute sous l'eau chaude, et se rhabiller prestement, avec les mêmes vêtements, puis sortir, avec la même hâte.»

LANSVREUGT, P. et LEMAÎTRE, R. *Le calvaire de Breendonck*. Bruxelles, s.d., p. 66

DÉSHUMANISATION

DOCUMENTS 3

«Ils avaient mis des grands tonneaux ici, sciés en deux. Il y en avait deux comme ça. Et tout les matins les types devaient aller s'asseoir pour aller se libérer. Et alors ça faisait avec des coups de chicotte: 200 ou 300 types et allez en avant. Des coups de chicotte, il devaient aller chier là dedans. Et alors quand le tonneau était plein de merde, nous autres on devait le distribuer sur le potager qui avait été fait pour la bouffe des SS flamands. Qui vivaient sur notre sueur. Ca alors, c'est inouï.»

Willem PAUWELS, alias WILCHAR, détenu n° 1939
Breendonk, 02.04.1943 - 28.05.1943



Aquarelle de WILCHAR rehaussée à l'encre de chine

[© Fort Breendonk]

«Quand on était habillé, on nous appelait dehors. Par deux. On recevait une cagoule bleue sur la tête. Tu devais te tenir pour savoir où tu mettais les pieds. Tu tenais celui de devant par un pan de sa veste et ensuite "links-zwo-drei-vier, links-zwo-drei-vier. Vort! Vort!" Où nous allions, nous ne le savions pas. Nous entendions parfois d'autres groupes qui nous croisaient; un autre groupe, d'une autre chambre qui rentrait. Ensuite, "stop, stop, halt", alors nous nous arrêtions. Nous restions fixes, devant les toilettes françaises, des toilettes sans pot, hein! Fixes. Nous restions là. Défaire la ceinture, hop. Laissez tomber le pantalon, hop. "Hinzit, hop". En arrière. Oui, pour combien de temps? Je n'ose le dire. Nous n'avions plus de montre. Mais je ne pense pas que cela pouvait excéder une minute.»

Remy LIBOTTON, détenu n° 2810 - Breendonk, 03.03.1944 - 06.05.1944



[© Fort Breendonk]

DÉSHUMANISATION

«Bon, c'est un peu scabreux, mais enfin faire les besoins pendant le journée, c'était toujours une aventure. Ou bien il fallait demander l'autorisation, ou bien ça n'allait pas. Mais alors il y avait des prisonniers qui faisaient ça la nuit, n'est-ce pas, pour échapper

Mais alors si bien que ce bidon, le matin ça débordait. Il y avait de la saleté, des excréments partout dans tous les coins. Alors les types ils devaient nettoyer cela, ramasser ça. Enfin, c'était un beau sport.

Et tout devait se faire ... le SS étaient déjà rappliqués et ça se faisait toujours "Schnell, Schnell" et des coups de chicotte, et ainsi de suite. Ça devait aller à un vitesse bête, bien qu'on avait tout le temps. Mais enfin, c'était le style de la maison.»

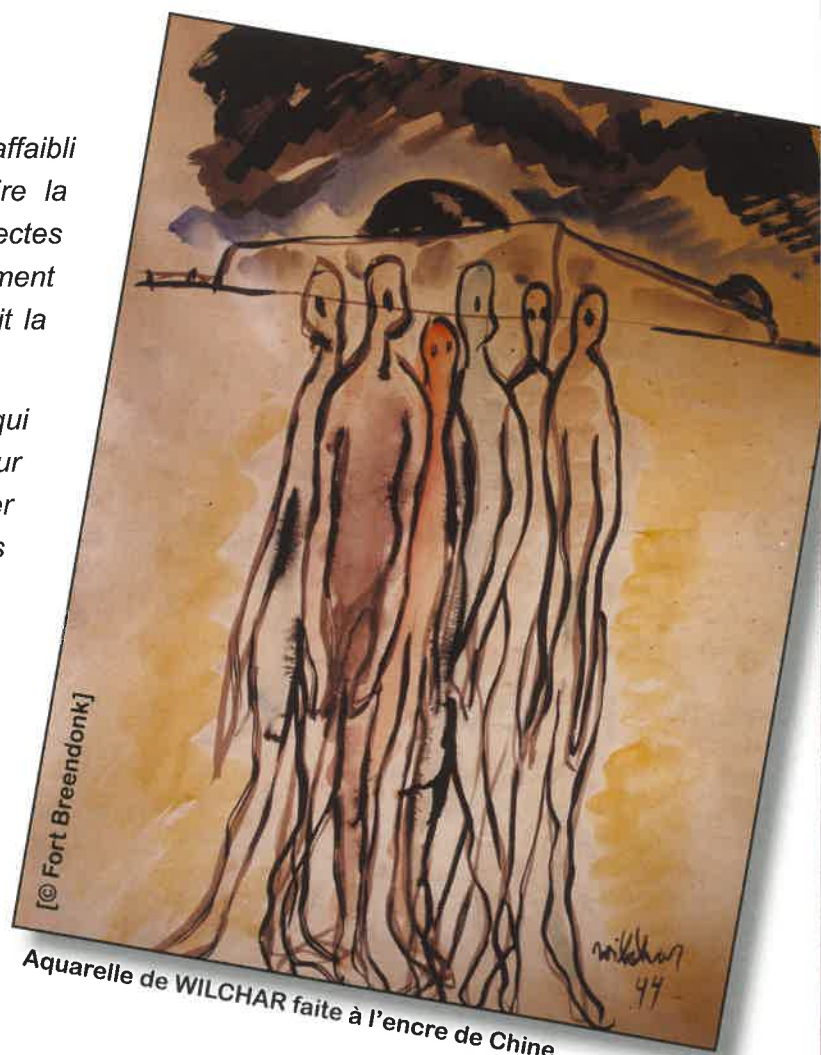
Willem PAUWELS, alias WILCHAR, détenu n° 1939 Breendonk, 02.04.1943-28.05.1943

DOCUMENT 4

«Le père QUINTELIER était assez âgé, affaibli à l'extrême. Il n'avait plus la force de faire la chasse aux poux. C'est pourquoi ces insectes infects parcouraient ses vêtements, également à l'extérieur. Si un SS s'en apercevait, c'était la schlague ou pire encore.

Nous étions tous rongés par ces bestioles qui nous suçaient le sang jour et nuit. Un jour l'administration nazie décida de désinfecter entièrement les chambres, les lits et les vêtements. Pour ce faire, les lits on été sortis et nous les avons grattés avec des morceaux de verre cassé. Les matelas ont été brûlés, nos vêtements désinfectés. Nous avons dormis dans des baraques pendant deux jours. C'était une amélioration. Mais combien de détenus avaient été battus, des chambrées entières punies parce que nous portions des poux de misère.»

Benoît MICHIELS, détenu n°80-Breendonk,
23.12.1942-09.02.1944



Aquarelle de WILCHAR faite à l'encre de Chine

«Les parasites venaient des paillasses, et là il n'y avait aucune défense. Elles ne sont pas changées ni lavées, renouvelées ou remplacées. Si un prisonnier rendait l'âme, le soir même un autre prisonnier dormait sur la même paille, qui n'avait été ni changée ni nettoyée.

Les vaches et les chevaux recevaient régulièrement de la paille fraîche, mais... ce n'étaient pas des prisonniers politiques.»

Michaël GYSERMANS, détenu n° 1081 - Breendonk, ... -06.10.1943

DÉSHUMANISATION

DOCUMENT 5

«Et pour se laver, ça c'était aussi une séance très désagréable. Parce qu'on ne pouvait évidemment pas se déshabiller devant les soldats qui nous gardaient. Bien qu'ils nous tournaient le dos. Nous avions un petit robinet à l'extérieur de ces cellules et, en traversant quelques couloirs (je ne pourrais plus dire exactement le chemin, parce qu'on avait toujours cette cagoule sur la tête)... On pouvait l'enlever - au moment de se laver - cette cagoule. On avait juste de quoi se laver le visage, le bout du nez et les avants-bras. Vous vous rendez compte après trois mois et demie de détention dans quel état nous étions. Il devait régner dans ces cellules une odeur épouvantable ? Oui. Je me souviens d'une odeur de ciment mêlée à des odeurs fétides. Insupportable.»

Elisabeth DEPELSENAIRE, détenue n° 268
Breendonk, 05.09.1942 - 18.12.1942

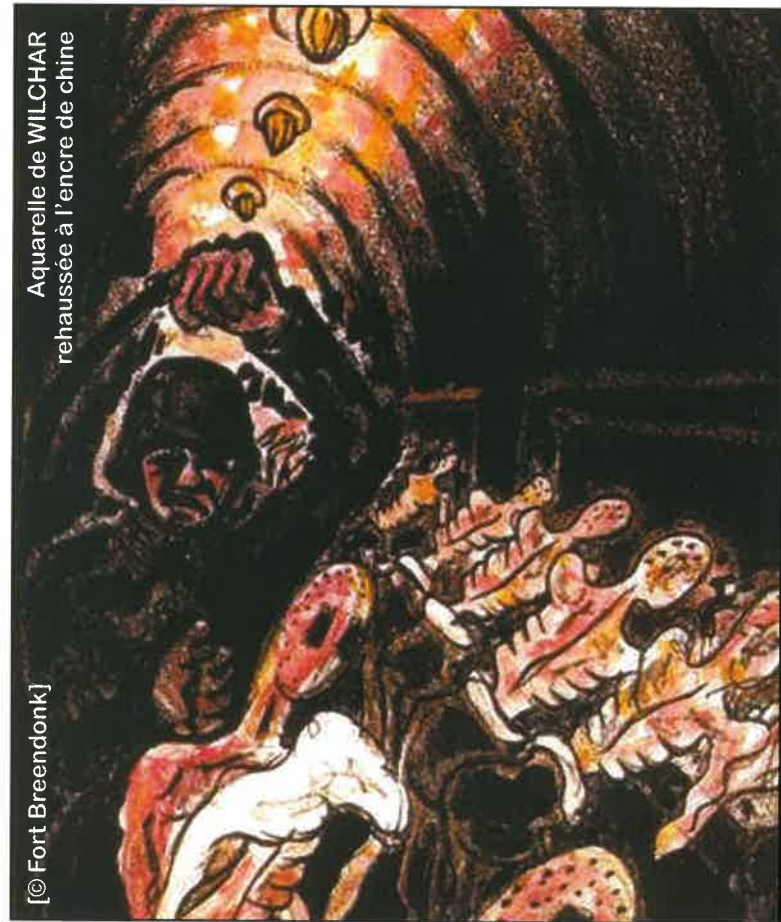
DOCUMENT 6

«(...) je vous dirai qu'au début de novembre 1942 arrivait à Breendonk un convoi de 159 Douaisiens. C'étaient tous des types dépassant 1 m.70, solides et massifs; leur cou ne formait pour ainsi dire qu'un avec leur tête. A mon estimation, ils devaient peser en moyenne de 85 à 90 kilos. Les chefs du Camp étaient en extase devant eux lorsqu'ils les voyaient occupés aux travaux les plus durs. Quinze jours après leur arrivée, ils avaient perdu une trentaine de kilos et leur vigueur s'en était allée.

(...)A Breendonk, ils devaient se contenter de la nourriture du camp. Voici en quoi elle consistait: le matin, un bol de jus de gland; le midi, un bol de soupe aux choux plus ou moins épaisse où les pommes de terre faisaient presque totalement défaut et où la viande et la graisse brillaient par leur absence; le soir, nous recevions une miche de pain de 225 gr. environ un peu de sucre, un peu de beurre ou de margarine, un peu de miel, de confiture ou de sirop.

(...) C'est pourquoi, à Breendonk, nous avons mangé non pas seulement des pommes de terre crues, mais aussi des, épluchures de pommes de terre et des déchets de choux dénichés dans des endroits pas toujours très propres. (...) C'est pourquoi aussi des internés de Breendonk ont mangé crues des souris et des grenouilles et d'autres choses encore. Plusieurs d'entre eux ont été surpris par des SS, par Mathurin ou par "oberleutenant" alors qu'ils se laissaient aller à ces fantaisies alimentaires. Cela leur valait chaque fois quelques coups de botte, de poings et de matraque avec menace de cachot. Pour ma part, étant à l'épluchement, j'avais été pris introduisant dans ma bouche un morceau de pomme de terre crue. Pour ma punition, j'ai dû rester agenouillé pendant une demi-heure, face au mur, les bras en l'air.»

Conférence de Mr PIENS, président de l'A.P.P.R.B. : les postiers de Breendonk,
In PIENS, D. Postiers, prisonniers politiques, rescapés. Breendonk. Album-Souvenir. S.I., s.d., p. 95-97



Aquarelle de WILCHAR
rehaussée à l'encre de chine

[© Fort Breendonk]

DÉSHUMANISATION

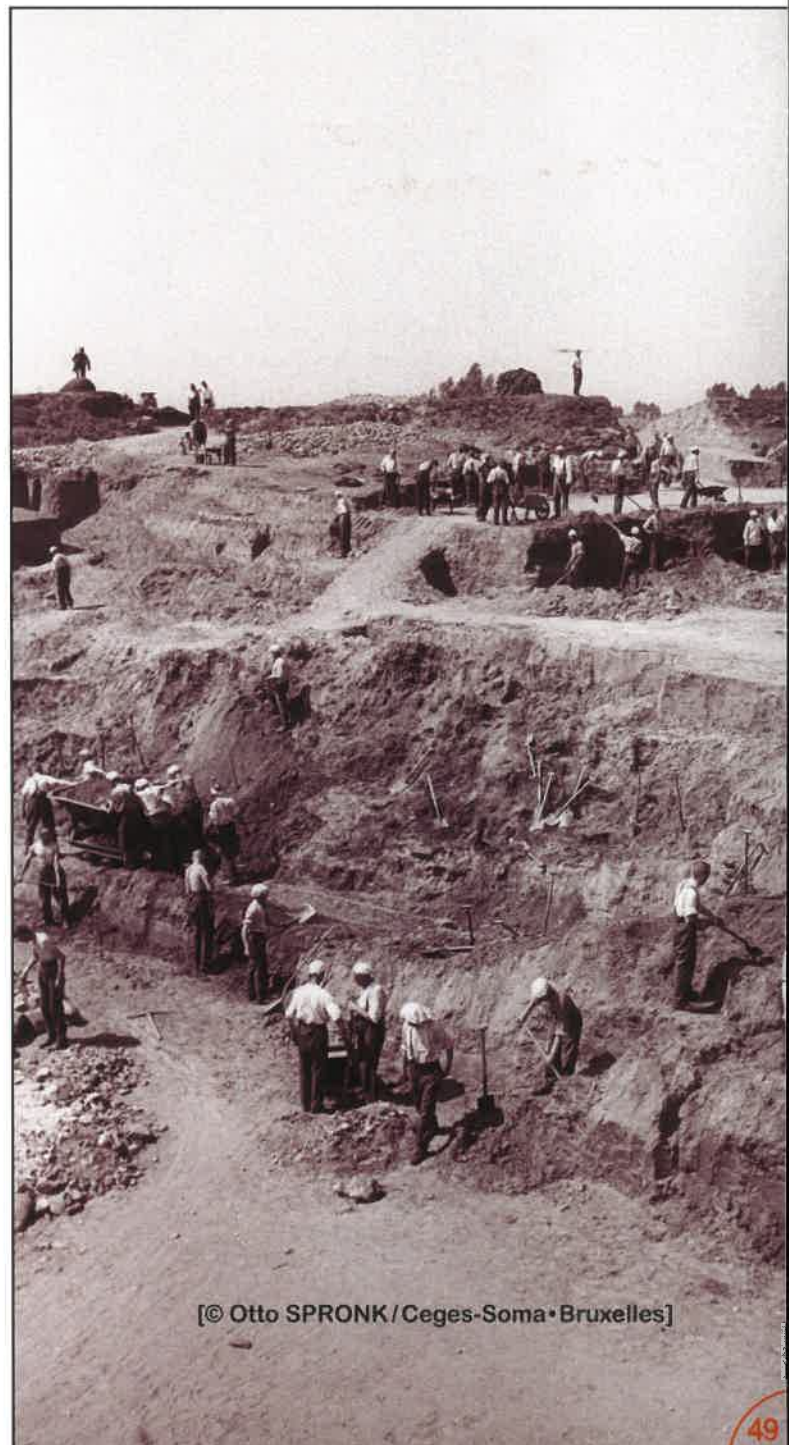
«Là, je voyais des types déjà habillés avec des vieux costumes militaires qui cassaient des cailloux. Et un certain moment, y en a un qui nous voit et qui nous fait un signe Je ne vois pas très bien ce qu'il veut dire et alors il faisait comme ça. Je me dis: il a faim ce type là. Je dis: bon, je vais lui donner mes tartines. Mais seulement, justement derrière ce mur il y avait une fosse à purin, parce qu'ils tenaient des cochons les SS. Et si j'allais jeter mon paquet de tartines, ça allait tomber dans ce purin. Et moi, je dis au type: "il y a de la merde là". Ce type dit: "jette seulement". Bon, j'hésite. J'emballe mes tartines le mieux que je peux dans mon papier. Et les tartines sont tombées, en plein dans ce jus, dans la merde. Et le type il a plongé dessus et les tartines, pleines de fumier, il les a bouffé en un clin d'œil. Moi, je me suis retourné, tellement que cela me dégoûtait ce truc là. Et je vous affirme que quinze jours après, j'aurais fait exactement la même chose.»

Willem PAUWELS, alias WILCHAR, détenu n° 1939 - Breendonk, 02.04.1943 - 28.05.1943

DOCUMENT 7

«La colonne de transport pousse les chariots chargés de sel à la fosse et rapporte les wagonnets vides, des sacs de ciment, du gravier ou des pierres. Un travail simple et stupide, mais qui n'a jamais de fin on y attire des Français, des Grecs et des Russes qui ne se doutent de rien. Avancer toute la journée, courbé, derrière le wagonnet: un homme pour un wagonnet vide, trois hommes quand il est chargé de pierres ou de sel, quatre hommes quand c'est du béton. Les échines courbées, les fesses pointées se prêtent admirablement aux coups des contremaîtres civils (...) et aux coups de crosse des sentinelles. Ceux des prisonniers qui ont des forces se regroupent rapidement; les "musulmans" se retrouvent toujours devant les mêmes wagonnets, c'est tout juste si on ne les leur tend pas. Les malins reconnaissent au premier regard les wagonnets qui roulent bien, car beaucoup d'entre eux sont rouillés. (...) Nous savons que ceux là épuisent, même vides, la force de deux hommes. Les rails s'étirent sur des kilomètres, et en certains endroits l'écartement est trop important: cela peut mener à la catastrophe à n'importe quel moment, notamment aux aiguillages. La colonne de transport est taraulée par une peur permanente du déraillement.»

ROHMER, cité par SOFSKY, W.,
L'organisation de la terreur. Paris, 1995, p. 232



[© Otto SPRONK / Ceges-Soma • Bruxelles]

DESHUMANISATION

DOCUMENT 8



Dessin de Léon DELARBRE (Juin 1944)
[© Musée de la Résistance et de la déportation • Besançon]



Croquis de David OLÈRE
[© CDJC • Paris]

DOCUMENT 9

«C'était vraiment une étable dans le sens parce qu'on fermait les portes. L'odeur des gens, la sueur des gens, parce que s'il n'y avait pas d'eau, il n'y avait pas de toilettes. On n'avait pas de seaux pour se soulager, ni pour se nettoyer d'ailleurs, et il n'y avait pas d'air, ce qui fait qu'il y avait toujours une odeur flottante comme ça, une odeur de mouir, une odeur de cimetièr... C'était une chambre où on pouvait passer la nuit, où on pouvait passer l'éternité aussi en fait, par manque d'air.»

Témoignage de Harry GURMANN
Breendonk, 06.1941 - 25.09.1941



Croquis de Jacques OCHS
[© Fort Breendonk]